

Essai

Number 76, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19353ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1999). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (76), 24–31.

CÉLÉBRATIONS

Michel Tournier

Mercure de France, Paris,
1999, 348 p. ; 42,50 \$

Dans ce recueil de 82 textes, comme le dit lui-même Michel Tournier dans une langue qui se perd, le lecteur est convié aux curiosités les plus diverses et parfois les plus saugrenues où l'auteur y va de considérations sur les effets de la civilisation sur la démarche des bêtes – supputant que les vaches d'Homère allaient fièrement l'amble, ce qui n'est plus le fait de nos vaches –, jusqu'à l'iconisation de Michael Jackson.

Mariant érudition et modestie, Michel Tournier nous fait part d'observations parfois singulières où « l'œil commande seul », ainsi qu'il le précise en introduction, et « n'a que faire des subtilités de la psychologie et des moiteurs de la vie intérieure ». Nul sentiment, donc, dans ces célébrations, nulle émotion que celle de la curiosité s'étonnant des bizarreries, mais aussi de la diversité des faits de nature et des faits de culture choisis au hasard des pérégrinations d'un auteur dont l'imposant savoir ne le cède en rien à l'humour. Car les propos de Michel Tournier, pour sérieux qu'ils soient parfois, sont aussi ceux d'un homme qui ne craint pas l'ironie, comme dans ce texte où il nous parle du génie d'une certaine Margarita Yourcenaria ayant vécu sous le règne de l'empereur Hadrien, comme dans ce texte aussi où il nous propose une thérapie consistant à frictionner le crâne des intellectuels comme « on masse les cuisses des coureurs et les épaules des haltérophiles ». Mais trop insister sur cet aspect serait négliger toutes ces rencontres dont il nous parle, toutes ces amitiés ayant marqué sa vie, de Michel Foucault et Édouard Boubat à François et Noëlle

Châtelet, tous ces lieux habités ou visités, de l'île Saint-Louis jusqu'au presbytère de Choisel, du Japon à Bombay, cela sans oublier quelques réflexions sur l'Histoire, la présence ici des bêtes et des plantes, hérissons et canards, chevaux, mauvaises herbes et buis des jardins de curé.

On s'amuse donc à la lecture de ces essais, on y apprend aussi beaucoup, de ce genre de choses dont on se soucie peu qu'elles soient utiles ou non, mais on y regrette parfois le parti pris de Michel Tournier de ne pas se laisser aller à une émotion dont l'absence laisse parfois le lecteur sur sa faim et qui aurait selon nous donné au titre de ce recueil sa pleine signification.

Andrée A. Michaud

LES PETITS BONHEURS

Bernard Clavel

Albin Michel, Paris, 1999,
189 p. ; 24,95 \$

C'est peut-être l'approche de son propre crépuscule qui a incité Bernard Clavel à prendre la plume et à livrer poétiquement, avec finesse, beauté et sagesse, sa vie à ceux et celles que ses récits ont fait vibrer. C'est un grand bonheur que l'auteur septuagénaire offre à ses lecteurs. Par des mots simples, legs d'une enfance modeste et rigoureuse dans la campagne du Jura, il a su faire passer les petites joies, rencontres, infortunes, moments heureux de trois fois rien, une existence que d'aucuns trouveraient d'une affligeante pauvreté, mais à laquelle il doit ce qui a nourri son parcours d'écrivain. Une enfance puissante de souvenirs bâtisseurs de vie. Et bien entendu, c'est de ses parents que vient l'essentiel de son œuvre, de ses pensées, de ses échecs et réussites, aussi. Ce n'est pas un truisme, tout juste un témoignage de reconnaissance envers



LES SOIRÉES DU
CHÂTEAU DE RAMEZAY
DE L'ÉCOLE LITTÉRAIRE
DE MONTRÉAL
Édition présentée
par Micheline Cambron
et François Hébert
Fides, Montréal, 1999,
351 p. ; 32,95 \$

Née en 1895, l'École littéraire de Montréal ne se fera vraiment connaître que lors de ses quatre séances publiques (du 29 décembre 1898 au 26 mai 1899) et du lancement de son premier recueil collectif, *Les soirées du Château de Ramezay*, en avril 1900. C'est ce florilège bientôt centenaire que Micheline Cambron et François Hébert ont eu la bonne idée de rééditer. Ils l'accompagnent d'une pertinente présentation où ils rappellent les origines de l'École et le contexte culturel montréalais au tournant du XX^e siècle. Ils introduisent aussi les 17 collaborateurs qui en signent les 130 textes et accordent à chacun une brève notice biobibliographique.

Il y a un peu de tout dans cet ouvrage protéiforme dédié « à la France » et dont la publication n'est pas sans liens étroits avec la tenue de l'Exposition universelle de Paris, la même année : du théâtre, de la poésie (surtout), des études, des contes, des récits, un discours... Toutes les tendances littéraires s'y affichent (classicisme, romantisme, Parnasse, symbolisme...), et, du point de vue de la qualité, l'excellent et le bon y côtoient le médiocre et le pire. Si l'on redécouvre avec un réel bonheur les textes des Émile Nelligan, Albert Lozeau, Arthur de Bussièrès et Charles Gill, de même que ceux des Albert Ferland, Édouard-Zotique Massicotte et Gonzalve Desaulniers, les contributions des Wilfrid Larose, Henry Desjardins, Hector Demers et Antonio Pelletier leur servent véritablement de repoussoirs.

Micheline Cambron et François Hébert affirment que leur publication « reproduit l'édition originale », moins les « fautes d'édition évidentes ».

un héritage précieux entre tous, en un bond de plus d'un demi-siècle dans l'espace-temps.

Ode au père, auquel il doit la passion du travail, avouant humblement que le métier d'homme de lettres est bien moins pénible que toutes les tâches que ce boulanger, homme de gouaille et bon vivant, a menées sa vie durant. Hymne plus discret à la mère, pilier de la maisonnée. Louange à ce commencement miraculeux de l'existence, une enfance en contact avec les matériaux nobles : être né sous le triple signe du pain, du vin, du sel, cela forge une destinée !

Fabuleuse découverte de l'univers au cœur d'une cuisine de quatre mètres sur trois où le confinement à trois dans un espace réduit, sans électricité ni eau courante, favorisait la transmission de la tradition orale. L'enfant a très tôt voyagé par récits interposés. Les autres, personnages haut en couleurs, racontaient des histoires de l'autre bout du monde et ce sont ces aventures qui sont rapportées telles qu'entendues à l'époque et qui se matérialisent devant les yeux du lecteur attendri et ébahi. De ces moments révélateurs date l'attrait irrésistible de l'auteur d'*Harricana* pour le Nord et sa rencontre avec un célèbre voisin, Paul-Émile Victor.

Le romancier n'a pas fait œuvre de mémorialiste. Loin de lui l'idée d'embellir sa vie, donc ses souvenirs : ces biens font trop partie de lui-même pour les laisser dénaturer par l'imagination.

Sandra Friedrich

Fort bien. Mais alors, pourquoi avoir corrigé « coteaux » et laissé intact l'incorrect « atôme » ? Plus graves sont les négligences typographiques qui affectent des poèmes aussi connus que « Kita-no-tendji » d'Arthur de Bussières (« C'est le [sic] temple de pierre [...] » ou la célèbre « Romance du vin » de Nelligan (« vive le vin de [sic] l'Art » ! Au fait, pourquoi avoir modifié la page titre de l'ouvrage, qui était en 1900 « Les soirées du Château de Ramezay par l'École littéraire de Montréal » ? Ces surprenants détails nous gâchent le plaisir de cette néanmoins utile réédition.

Jean-Guy Hudon

**LES BŒUFS SONT LENTS
MAIS LA TERRE
EST PATIENTE**
Pierre Falardeau
VLB, Montréal, 1999,
250 p. ; 21,95 \$

Je ne vais pas défendre Pierre Falardeau. J'ai toujours aimé ce qu'il faisait. Et aujourd'hui plus que jamais, même si je ne le suis pas toujours. Sa soudaineté m'égaie. On le dit vulgaire et inacceptable. Tant mieux ! Une plume de ruelle débouche le nez et bien d'autres choses. On conteste sa légitimité en le traitant de paranoïaque fou furieux, en le comparant à Ernst Zundel, en prétendant qu'il salit son nom et sa plume en publiant dans des magazines de fond de poubelles. Pourquoi pas ? Je citerai l'une de ses phrases, simple, irradiant chacun des textes réunis dans cet ouvrage : « Les putes ne sont pas toujours celles qu'on pense. »

Esprit d'ethnologue formé à l'école des Fanon, Memmi, Galeano et Miron, Pierre Falardeau crée, avec une urgence sans cesse renouvelée. Plus il approfondit sa fiction, plus il donne à penser sur le néocolonialisme et l'autocolonialisme, sur les nôtres et les autres. Qui prétendra que la domination jusque dans la langue – celle qui fait goûter le monde – est affaire résolue ? Ce n'est peut-être pas par hasard que, comme il le

remarque judicieusement, les librairies *canadian* comportent presque toujours une section de stratégie ou d'histoire militaire.

Bien des petits universitaires de province liront sans doute ce livre de l'air qu'ils prennent lorsqu'ils vont au *sex-shop*. Ils le tiendront du bout des doigts, portant leurs lunettes noires pour ne pas être reconnus de leurs collègues ou de leurs étudiantes. Ils y reconnaîtront une hargne que leur rectitude politique les empêche d'adopter. Je ne suis pas de ceux-là et c'est surtout l'honnêteté, la vigilance, la fureur que je lis dans ces pages : « Je l'avoue bien humblement, je vole tout. Un vrai professionnel. Je compense pour mon manque de talent. » Une telle conscience du métier fait de l'écriture du réel un espace d'alerte, d'espérance et d'essor, plus que jamais nécessaires. C'est cette conscience qui transformait déjà en bijou d'ironie à la Swift son premier article, paru en 1973 et repris ici : « Les Indiens et le Grand Boss Blanc », ou des textes comme « Le saut du kangourou canadien » et « Les hommes planétaires de Benetton ». Qu'on ne s'y trompe pas : l'indépendantisme et l'universalisme ne s'excluent pas plus l'un l'autre que le local et le mondial. C'est à partir de mon sous-sol que je navigue dans Internet.

Michel Peterson

LE YOGA DE LA SAGESSE
Tenzin Gyatso,
quatorzième dalaï-lama
Trad. de l'anglais
par Danièle et Audoin Soualle
Presses du Châtelet, Paris,
1999, 230 p. ; 29,95 \$

Celui ou celle qui s'engage dans la voie du guru-yoga, système de pratiques recouvrant tous les aspects de la voie bouddhiste, apprend à ouvrir son esprit pour son propre bien et pour celui de tous les autres êtres.

Le *yoga de la sagesse* est un livre pour initiés : chaque terme employé, chaque divinité invoquée le sont avec la

conviction que le lecteur sait. Pour s'engager dans cet exercice de transformation, il faut en effet avoir été admis dans le plus haut tantra, après un entraînement dans les voies ordinaires. La pratique tibétaine, très répandue, présentée par Sa Sainteté le dalaï-lama, s'appuie sur le texte du lama Choepa, une souche profonde et exhaustive du bouddhisme qui a servi de base principale de travail à de nombreux grands maîtres dans le passé. Parmi tous les systèmes guru-yoga, c'est le seul qui contient tous les points essentiels à la fois des soutras et des tantras.

Pour parvenir à l'éveil ou réaliser le nirvana, le dalaï-lama exhorte chaque pratiquant à trouver un maître, compétent et capable de montrer la voie juste. À ce niveau, le nom, la fonction, la personne même du guru prend une signification autre que celle qu'on lui donne habituellement et péjorativement. C'est le guru ou maître spirituel qui sera le levier indispensable à l'élève. Sans lui, point d'élévation. Partant des strophes du texte ancien du lama Choepa, le dalaï-lama commente chaque point jugé important pour parfaire la transformation de l'esprit afin que l'apprenti atteigne la perfection de la générosité, de la patience, de la persévérance, de la concentration, de la sagesse.

Jour après jour, mois après mois, année après année, il s'agit d'obtenir des réalisations, par petites touches et grandes victoires sur soi ; en cas inverse, cette pratique laissera une empreinte très forte dans le corps et la psyché de son adepte.

Sandra Friedrich

**LES CHAMPIGNONS
SAUVAGES DU QUÉBEC**
Mathieu Sicard
et Yves Lamoureux
Fides, Montréal, 1999,
399 p. ; 34,95 \$

Dans la catégorie « beaux livres », le Québec était, si l'on compare avec l'édition française ou anglo-saxonne, quel-



que peu démuné en matière de champignons. Voici une luxueuse brique sur le sujet, qui combine des planches impressionnantes pour leur souci du détail avec des textes rigoureux, quoique le propos soit servi dans une langue accessible et parfois fantaisiste.

Yves Lamoureux, mycologue de calibre international, est en voie de déterminer l'entière flore des champignons québécois (projet initialement effectué par René Pomerleau) ; pour l'instant, une partie des informations existe sous forme de documents techniques édités par le Cercle des mycologues de Montréal (le tome 1, *Les bolets*, est déjà une mine d'or). En attendant de couvrir les quelque 6 000 espèces de chez nous, il a participé à l'édition de ce condensé, laissant libre cours à une plume légère qui allie les renseignements pratiques aux anecdotes et aux recettes.

Même s'il n'y a que 87 espèces d'illustrées, on peut en voir plusieurs qui ne l'avaient été que rarement, et plusieurs autres sous un jour on ne peut plus esthétique. Comme n'importe quel autre livre du genre, celui-ci ne peut certes suffire, mais il a le mérite de rectifier plusieurs faits grâce à des connaissances issues des plus récents développements scientifiques. Désormais, on hésitera avant de consommer des *gyromitres*, fussent-elles bouillies, et on sera par contre susceptible d'être attiré par le *Lactaire couleur de suie*, autrefois réputé insignifiant ou louche. Si les plus curieux choisiront tout de suite de se procurer des documents plus exhaustifs, les amateurs de merveilles visuelles voudront cependant avoir ce

livre dans leur bibliothèque. De quoi saisir vos bottes de caoutchouc et vous enfuir dans les sous-bois humides des rosées de septembre.

Thierry Bissonnette

PEINTURE ET MODERNITÉ AU QUÉBEC 1919-1939

Esther Trépanier

Nota bene, Québec, 1999, 395 p. ; 25,95 \$

Depuis une vingtaine d'années, Esther Trépanier fouille l'art et le milieu de l'art québécois du début du siècle en véritable archéologue de la modernité. Les résultats de ses recherches ont été diffusés à travers nombre d'articles de revues savantes, plusieurs textes de catalogues d'expositions et quelques participations à des ouvrages collectifs. Les intentions et les objectifs qui sous-tendent les travaux de l'historienne de l'art sont connus : faire valoir qu'avant les années 40 et le triomphe de l'abstraction, avant Borduas et le bruyant *Refus global*, des artistes et des critiques – même s'ils étaient peu nombreux – pouvaient à juste titre se réclamer de la modernité et œuvraient, de fait, à sa reconnaissance prochaine. Élaboré dans le cours d'une recherche pour ainsi dire jamais interrompue, *Peinture et modernité au Québec 1919-1939* offre aujourd'hui au lecteur une sorte de bilan synthèse des travaux anciens et plus récents de la chercheuse.

Dans cet imposant essai riche en illustrations, Esther Trépanier s'attache de façon spécifique à démontrer comment, à travers l'élaboration complexe d'une théorie esthétique du réalisme en peinture, se met progressivement en place, pendant la période de l'entre-deux-guerres, un « nouveau rapport pictural au réel » qui, au regard des particularismes du contexte social, idéologique et politique du

Québec d'alors, participe déjà du paradigme épistémologique moderne. Si, d'emblée, l'historienne soutient donc la nécessité de replacer dans un contexte sociohistorique large les discours et les pratiques artistiques de l'entre-deux-guerres pour pleinement en saisir la valeur (entendre ici la modernité), elle s'inscrit en faux contre la vision formaliste de l'histoire de l'art qui ferait commencer la modernité avec l'art abstrait.

C'est plutôt à l'enseignement de « l'art vivant », concept apparu dès les années 20 et renvoyant pour l'essentiel aux idées de contemporanéité, d'expression de la subjectivité de l'artiste et de liberté dans l'expérimentation formelle, que s'esquisseraient les premiers paramètres d'une esthétique moderne au Québec. Bien qu'il soit toujours possible de s'interroger sur le moment exact où apparaît cette « première modernité » artistique québécoise, un des nombreux intérêts de la thèse est de montrer que, au moins jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, des artistes et des critiques des deux communautés linguistiques du pays (les John Lyman, Jori Smith, Gérard Morisset, Adrien Hébert et autres) partagent sensiblement une même conception moderne de l'art et font front commun pour la défense de l'art vivant.

Avec ses nombreuses notes de bas de page, sa bibliographie imposante et plusieurs annexes utiles pour les chercheurs, *Peinture et modernité au Québec 1919-1939* se présente comme un ouvrage savant, mais l'évident sens pédagogique de l'auteure, qui est aussi professeure au Département d'histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal, devrait lui assurer un lectorat beaucoup plus large que celui des seuls spécialistes du domaine.

Myrtille Roy-Valex



L'OGRE INTÉRIEUR DE LA VIOLENCE PERSONNELLE ET FAMILIALE

Christiane Olivier
Fayard, Paris, 1998,
235 p. ; 24,95 \$

D'où vient la violence, quelles forces la portent, la motivent ? Question vaste à laquelle Christiane Olivier répond en revenant au bon vieux Freud et en repassant par quelques classiques : Melanie Klein, Alice Miller et Jean Bergeret.

Si on se place du point de vue de la métapsychologie, armature de la psychanalyse, et qu'on prend par conséquent en considération le rôle incontournable de la pulsion dans la structuration de l'appareil psychique, on observe d'abord que la violence git en nous-mêmes, jugulée par la morale et l'éducation, c'est-à-dire par le Surmoi. Lorsqu'elle se manifeste comme « acting-out », que ce soit sous sa forme orale (destructrice) ou sous sa forme anale (dominatrice), c'est parce qu'elle impose sa volonté pré-œdipienne : n'ayant su trouver d'issue positive (par exemple dans le refoulement ou la sublimation), elle ne vise plus qu'à protéger l'individu aux prises avec son Ça au détriment de tous les autres individus. Tous les dérapages sont alors possibles, surtout dans nos sociétés où, par souci d'effectivité, on fait de plus en plus l'économie de l'affectivité et de la si nécessaire identification aux parents et aux éducateurs. Quelques pys honnêtes (ils sont rares...)

tirent depuis longtemps la sonnette d'alarme. Le mieux que nous ayons trouvé à faire est de les fondre dans la grande marmite de la santé holistique, ce qui revient à les exploiter commercialement sans les penser.

Malgré le caractère expéditif des analyses et certains malentendus de taille (dont celui, assez grave, consistant à prétendre que Françoise Dolto aurait affirmé que l'enfant devait prendre toute la place dans la vie de la mère), Christiane Olivier éclaire, dans une langue accessible, plusieurs formes de violence individuelle (anorexie, boulimie, toxicomanie, dépression, suicide), familiale (inceste, viol, pédophilie) et plus largement sociale (médecines officielles et alternatives, sectes, télévision). Son tableau est sombre, voire catastrophiste. Devant cette masse de détresse, l'espoir reste-t-il encore de mise ? Que les parents soient en bonne partie responsables des maux actuels, comme elle le soutient, nul n'en doute. Mais de quels moyens disposent-ils dans un monde qui les broie cyniquement en leur enlevant toute autorité et tout repère identitaire ? Je dirais, avec quelques autres, que notre seule chance réside dans une éducation plus humaine. Ce n'est manifestement pas la voie que choisissent pour nous nos dirigeants. Nous savons trop pourquoi.

Michel Peterson

LE FRANÇAIS D'ICI, DE LÀ, DE LÀ-BAS

Henriette Walter
JC Lattès, Paris, 1998,
416 p. ; 34,95 \$

La linguiste Henriette Walter raconte l'aventure des mots avec un art consommé : ses livres se lisent comme des romans. Encore une fois, on prend ici un immense plaisir à la suivre, dans le temps et dans l'espace, à l'affût des révélations qui peuvent surgir à tout moment. Son dernier livre porte sur ce qu'on pourrait appeler, à la suite de Marina Yaguello, « les » français. On est ici bien loin de l'anxiété de

pureté de la langue d'un Georges Dor. Depuis la Savoie (où le français devient langue administrative dès le XIV^e siècle) jusqu'au retour à Paris-creuset où périssent souvent (mais pas toujours) les régionalismes des provinciaux venus de l'Hexagone, des DOM-TOM (départements et territoires d'Outremer) ou des 52 pays de la francophonie, c'est à un « voyage en langue française » que nous convie Henriette Walter. Un voyage des plus réjouissants pour le lecteur québécois, dont l'insécurité linguistique chronique peut ici s'apaiser quand il apprend qu'il *mouille* aussi dans le nord-ouest de la France, qu'on dit *un dinde* et *graffigner* en Champagne, *asteure* en Touraine et en Charente et que ce qu'on appelle du *blé* dans le Morvan c'est du seigle tandis que le mot *froment* lui, désigne le blé. À donner sa langue au chat ! Sous la plume érudite et légère d'Henriette Walter, le français devient un ensemble flou et mouvant, riche de variantes qu'on aurait parfois envie d'adopter : une faute de français en Afrique, c'est un *chameau*, traduire mot à mot c'est *motamoter* ! L'ouvrage présente de nombreuses cartes situant les régions géographiques et linguistiques de France, des encadrés humoristiques, des « récréations », et surtout, des listes. On y trouvera aussi des notes, des index, un lexique ainsi qu'une table des matières très détaillée. Loin d'être exhaustive, une telle recherche a cependant le mérite de donner un aperçu de l'état réel du français actuel tel que parlé en France et ailleurs. La section consacrée au Québec paraît bien sommaire, forcément, et on ne peut que souhaiter voir un linguiste d'ici se pencher sur notre français avec autant de soin. C'est un des grands mérites de ce beau livre d'Henriette Walter : notre curiosité éveillée, on voudrait désormais aller plus loin que nos *ouaouarons* et *ouananiches*, explorer notre riche toponymie amérindienne (recherche déjà amorcée par Bernard Assiniwi), s'arrêter à la fémi-

nisation des titres particulière au Québec, aux archaïsmes, néologismes, anglicismes qui nous sont propres. Un travail qui tiendrait à la fois du *Trésor de la langue* du musicien René Lussier et de l'amour déclaré pour « toute l'étendue de la langue » d'un Gaston Miron.
Yolande Villemaire

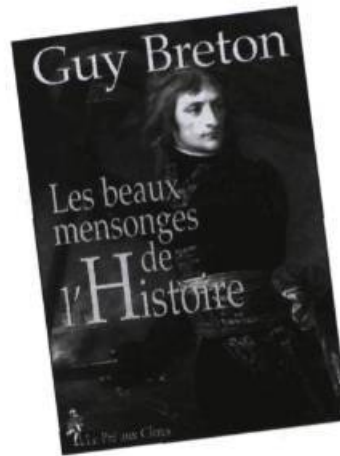
LES BEAUX MENSONGES DE L'HISTOIRE

Guy Breton
Le Pré aux Clercs, Paris,
1999, 244 p. ; 29,95 \$

Qui a dit que Dagobert était un bon roi qui mettait sa culotte à l'envers ? Qui a cru que la Marseillaise s'était créée en une nuit d'inspiration ? Qui a... ? La liste des aberrations historiques pourrait s'égrener à l'infini et Guy Breton le rappelle qui rectifie dans *Les beaux mensonges de l'Histoire* quelques fariboles historiques du meilleur effet.

L'historien invite le lecteur à détricoter des connaissances forgées de longue date, tenues pour authentiques, mais plus ou moins fantaisistes. À croire que tous les livres d'histoire regorgent d'inepties, de faux-semblants. Un comble ! Ainsi donc, Guy Breton démystifie pêle-mêle l'aventure du vase de Soissons qui n'a jamais été cassé, la légende de Guillaume Tell qui n'était pas un archer suisse, la Bastille, prison trois étoiles, qui ne fut pas libérée, la bataille de Valmy qui ne s'est jamais déroulée...

Au fil des pages, les pseudo grands faits historiques de la vieille Europe, sur lesquels elle forge les grands mythes fondateurs de son identité, sont passés au détecteur de mensonges et l'auteur tire à boulets rouges sur les historiens du XIX^e siècle qui ont réécrit outrageusement l'Histoire. Et au premier chef Jules Michelet et Louis Blanc, qui ne tenaient pas en haute estime la véracité des faits. Pis, Michelet est dépeint comme l'une des plus belles imaginations de la littérature française. Michelet, l'auteur prolifique des plus grands livres d'histoire, le romancier historique le plus lu



dans l'Hexagone, s'en donnait, selon toutes vraisemblances, à cœur joie lorsqu'il rédigeait ses chroniques d'un temps révolu, qui, étrangement, sous sa plume, reprenaient vie et s'agrémentaient de toutes sortes de détails magnifiques et hauts en prouesses romantiques, mais purement inventés. C'est tout dire, lui qui fait encore autorité dans certains manuels scolaires et qui, inlassablement depuis un siècle, façonne l'éducation des jolies têtes blondes. Critique sous-jacente à cet ouvrage bourré d'anecdotes ahurissantes et véridiques, Guy Breton pointe la politique de Jules Ferry qui, en 1878, régnait en maître sur l'éducation des jeunes et censurait les ouvrages ne correspondant pas à sa propre vision du passé. Une politique qui perdure encore actuellement.

Sandra Friedrich

PASSAGE OBLIGÉ
PASSEPORT POUR L'ÈRE
NOUVELLE
Charles Sirois
Avec la collaboration de
Marcel Saint-Germain
L'Homme, Montréal, 1999,
156 p. ; 18,95 \$

Charles Sirois n'est pas n'importe qui. PDG de Téléglobe Inc. et du Groupe Coscient Inc., il est un important supporteur financier de BAR, l'écurie de Formule 1 de Jacques Villeneuve. C'est un homme d'affaires, un battant. Mais depuis quand les hommes d'affaires se mêlent-ils d'écrire des livres ? Charles Sirois ne s'en cache pas, il a fait

appel à un conseiller en communication stratégique. Il a des idées mais pas tellement de temps pour s'asseoir et écrire.

Ce livre se veut un guide de survie pour les entreprises et plus largement pour les citoyens à l'aube du troisième millénaire. Le sous-titre en annonce le programme : « De la gestion mécanique à la gestion organique ». Le message est relativement simple, le modèle de gestion à l'origine de la révolution industrielle au XIX^e siècle est maintenant révolu. Foin des bureaucraties, des hiérarchies et des contrôles, ce dont nous avons besoin aujourd'hui c'est d'un modèle biologique, d'un modèle vivant, d'écologie. Le modèle biologique considère les entreprises comme des organismes vivants dotés de cellules, les employés, unités de base, d'un cerveau, le chef d'entreprise et de divers organes chargés de remplir les fonctions essentielles à la survie de l'entreprise. La gestion dans ce contexte comporte l'ouverture aux changements, à l'environnement, à l'adaptation, vision clairement darwinienne.

Là où s'entrevoit le glissement sémantique, c'est dans le type d'affirmation suivant : « Grâce aux manipulations génétiques, on peut non seulement surveiller, par exemple, l'évolution des molécules dans une cellule, mais aussi déchiffrer, identifier et connaître en détail la structure et la régulation de cette cellule. Il est donc désormais possible d'intervenir au cœur même de l'identité organique et de changer la nature des choses. L'entreprise est un écosystème sous influence d'un manipulateur génétique ». La cellule serait l'employé ; le dieu manipulateur, Charles Sirois entrepreneur. Et voilà résumé le modèle de gestion. Répugnant non ?

Là où ça devient carrément inquiétant c'est, dans la dernière partie de son essai, quand Sirois applique à la société dans son ensemble et à la politique en particulier son modèle de gestion organique : là on entre carrément dans la gestion orgasmique.

Avec Charles Sirois, il n'y a pas de problème qui n'ait sa solution. S'il est plein d'idées, il lui manque celle de démocratie. Dans la société qu'il propose, il n'y a pas de groupes d'intérêts, pas de tensions politiques, seulement des problèmes à régler et des citoyens à libérer de la tyrannie d'une gestion mécanique. Lorsque dans l'histoire on a appliqué des modèles biologiques à la gestion de l'État, on a créé des sociétés totalitaires vouées à la protection de l'environnement, à l'amélioration du stock génétique humain et à l'asservissement sinon à l'anéantissement des libertés. Au secours...

« Dans les attitudes libérales (jadis nommées capitalistes), il y a une forte tendance à croire que, plus un individu possède ou gère d'argent, en revenus ou en capitaux, plus profonde et magistrale est sa vision des phénomènes économiques et sociaux, et plus subtils et pénétrants sont ses processus mentaux. » (J.K. Galbraith, dans *Breve histoire de l'euphorie financière.*)

Robert Beaugard

JE NE VEUX PAS MOURIR CHAUVE À MONTRÉAL

D'ALAIN STANKÉ
À MONIQUE LARUE :
UN ÉCRIVAIN RACONTE

Gary Klang

Humanitas, Brossard, 1999,
141 p. ; 18,95 \$

Haïtien exilé depuis la dictature de Bébé Doc, Gary Klang, après avoir vécu à Paris l'expérience utopique de Mai 68 aux premières loges (son appartement de l'époque est situé au 34 de la rue Gay-Lussac, c'est-à-dire au lieu même où surgit la première barricade), opte pour Montréal. Il débute dans le milieu de l'édition, consacre un ouvrage à la méditation transcendantale sauce Maharishi, devient traducteur chez SNC-Lavalin et joue bientôt un rôle actif à

l'Union des écrivains du Québec (entre autres autour de la lutte pour le contrat type) et à la Société des écrivains canadiens. Les amateurs de littérature antillaise ont pu lire de lui quelques romans (ainsi *L'adolescent qui regardait passer la vie*) et quelques recueils de poésie (dont *Je veux chanter la mer* et le superbe *Moi natif natal*), lesquels élaborent un imaginaire migrant porté au dépassement du mal-être, toujours en proie à la gestation d'une énergie identité.

Le livre qu'il publie aujourd'hui est un cri, une catharsis, une séance de thérapie. Pourquoi pas, s'il constitue du même coup une tentative de comprendre comment fonctionne notre nomenclature littéraire, pourquoi elle milite souvent, renforcée par l'idéologie multiculturelle transcandinave, en faveur de l'exclusion tant de ce qui *pense autre* que de ce qui affirme la nécessité de l'identité multiple ? La violence tranquille des propos de Gary Klang ne plaira guère à nos notables de village plus férus de plans de retraite que de textes et d'aventures humaines. Certains le rejetteront dédaigneusement, d'autres en useront pour raffermir leur méchanceté civique, complètement détachés qu'ils sont de la société pourtant accueillante qui tolère leur délire. Peu y entendront la base fondamentale : la demande passionnée d'une souveraineté de pensée et d'écriture dans un milieu structuré trop souvent autour de l'ego, du cynisme et du mépris.

Ceux et celles qui chercheraient dans ce livre des potins croustillants ou macabres ne seront pas complètement déçus. Outre les mésaventures de l'immigrant aux éditions La Presse, on y dénicherait certaines crosses d'Alain Stanké, des anecdotes impliquant quelques « personnalités » (Hans Selye, monseigneur Jetté ou Hubert



Aquin) et le compte rendu de malheureuses polémiques autour de l'Association haïtienne des écrivains et de l'affaire LaRue (le terme est un peu fort). Mais on y trouvera par ailleurs une stimulante comparaison entre Gabriel García Márquez et Gabrielle Roy, de même que des réflexions sur le *thriller* et sur les rapports entre langue et narration. Ce que je retiens pour ma part, c'est l'espoir d'un monde construit jour après jour par des esprits plus solidaires et plus métissés. Indispensable utopie, admirable liberté.

Michel Peterson

INTERROGER L'INTENSITÉ

Louise Warren

Trois, Laval, 1999,
175 p. ; 23 \$

On savait déjà que l'essai, en tant que genre littéraire, avait le dos large. Mais on n'avait encore rien vu, car celui que nous propose Louise Warren étend encore sa définition. En l'absence de référence à quelque modèle connu, on devine le choix de l'étiquette associée à ce texte par défaut, et puisqu'il est un « essai » de définition de l'intensité, il convenait de l'inscrire à cette adresse d'adoption, de le référer à cette enseigne qui recueille les textes itinérants, ceux qui ne se rattachent pas à un genre littéraire catalogué. La quatrième de couverture parle « d'atelier d'écriture » à propos de ce texte hybride de la poétesse Louise Warren où il est question d'art, de danse, de photographie, de philosophie, et surtout, surtout, d'écriture.

L'auteure réfléchit, en première partie, sur son propre travail d'écriture et s'interroge sur le processus, les fondements, les implications et les conséquences de la création littéraire et artistique. Elle commente les notions d'intensité, de dessaisissement et de réceptivité au terme d'une réflexion personnelle mais aussi suggérées par diverses lectures littéraires et philosophiques, ainsi Anne Hébert, Rilke et Deleuze (à qui certaines pages doivent beaucoup). La logique du discours est alors rompue, discontinuée, Louise Warren passant subrepticement d'un sujet à l'autre, portée par la passion et le débordement qui caractérisent à ses yeux l'intensité. Elle exploite par la suite une nouvelle possibilité de l'atelier d'écriture, en commentant différentes œuvres artistiques actuelles, peinture, sculpture, chorégraphie, etc., en exploitant avec maîtrise et un grand bonheur diverses formes discursives dont la poésie, la critique, le compte rendu, l'hommage, etc. On pourrait dire en somme que ce petit essai est un carnet de réflexions pertinentes, mures et fort à propos. Il est l'œuvre d'une artiste consécutive qui interroge ses choix artistiques et les moyens qu'elle utilise pour les mener à terme quotidiennement. *Interroger l'intensité* est une leçon de lucidité et la marque d'une poétesse de grand talent.

Frédéric Boutin

ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS, NOUVEAUX ENTRETIENS

Jean Royer

Trait d'union, Montréal,
1999, 222 p. ; 24,95 \$

Depuis des années – par amitié et par prudence, je ne dirai pas des décennies –, Jean Royer nourrit notre mémoire collective. Il est de ceux, rares et magnifiques, qui prennent à même un temps déjà rare le temps de raconter ce qu'ont écrit les autres poètes et dit les autres conteurs. Qu'il en soit remercié : sans des gens comme lui, comme Gaston

Miron, comme Maurice Lemire, comme Gilles Dorion, nous en saurions encore moins sur celles et ceux qui écrivent sans le claironner.

Cela fait (et non pas seulement dit), Jean Royer a le droit de nous rappeler qu'il a, lui aussi, écouté, décodé, écrit. De fait, dans son existence de journaliste, il a rencontré et interviewé des dizaines d'auteurs d'ici et d'ailleurs. Il préfère même, comme il s'en explique ailleurs, l'entretien à la recension. Cela nous vaut un sixième recueil d'entrevues publiées il y a quelque temps et qui méritent encore lecture. Ou relecture. Car Jean Royer écoute bien, écrit mieux encore.

J'avouerai cependant mes réticences. À trop s'approcher des écrivains, il arrive qu'on ne puisse plus les critiquer. Il arrive, pire encore, qu'on force à parler ceux et celles qui ne veulent qu'écrire. Ou que l'intervieweur se sente obligé de dire depuis quel bar ou restaurant il donne le micro à l'écrivain. Pourquoi ?

Laurent Laplante

ÉCRIVAINS D'AILLEURS

Sous la direction
de Hans-Jürgen Greif
Tangence, n° 59, janvier
1999, Rimouski, 153 p. ; 8 \$

Ce numéro de la revue *Tangence* regroupe douze textes autour du thème « Écrivains d'ailleurs ». Titre qui renvoie, évidemment, aux écrivains venus d'ailleurs installés ici, mais aussi à tous ceux qui ne vivent plus dans leur pays d'origine. Dans tous les cas, l'ici habité est d'abord, pour eux, un ailleurs. C'est ce rapport entre l'ailleurs et l'ici, toujours problématique pour l'écriture migrante, que les études présentées dans ce numéro interrogent.

Les points de départ sont multiples : expérience personnelle, analyses de texte, statut de l'écrivain allophone, accès à l'écriture, rapport à la langue... Trois textes donnent la parole aux écrivains eux-mêmes : à Juan Alonso, Américain d'origine argentine, à

Zehra Çirak, poétesse turque vivant à Berlin, à Sergio Kokis, Québécois né au Brésil. Chaque étude, chaque témoignage explore une facette d'une écriture qui remet en question les fondements des études littéraires et de la littérature elle-même. L'écrivain venu d'ailleurs appelle une réflexion sur l'institution littéraire : quelle place lui accorde-t-elle ? quel statut ? quelle est la pertinence des critères géographiques ou nationaux pour caractériser une littérature, un texte, un auteur ? Ainsi, ces études amènent à revoir les critères de classification des corpus : peut-on encore parler de littérature nationale ? la littérature peut-elle, doit-elle être affranchie des questions d'identité ethnique ? Le rapport à la langue elle-même devient essentiel dans l'étude de ces textes.

D'emblée, Hans-Jürgen Greif signale, dans son introduction, le nombre important d'études sur la littérature allophone et d'œuvres qui en font partie parues au Québec depuis une quinzaine d'années. Selon lui, l'originalité de ce numéro de *Tangence* vient de son approche comparative entre la situation au Québec, en France, en Allemagne. Pourtant, il me semble que la diversité des textes regroupés ici témoigne que si beaucoup a été dit, il reste encore beaucoup à dire, autant en ce qui concerne l'institutionnalisation de la littérature allophone que sur les textes eux-mêmes. En outre, lorsqu'on parle de littératures « marginales », en quelque sorte, pourquoi s'en excuse-t-on toujours ? Si l'approche comparative est révélatrice à cet égard, les études de textes le sont tout autant.

Lucie Hotte

RÉFLEXIONS SUR LA QUESTION GAY

Didier Éribon
Fayard, Paris, 1999,
526 p. ; 39,95 \$

Dans *Réflexions sur la question gay*, Didier Éribon rassemble dans un exposé en pointillé des textes qui sont autant de relecture de l'homosexualité à

travers le discours. En gros, son livre explique comment s'est élaboré, à partir du XIX^e siècle, le discours « dominant » sur l'homosexualité et, en réaction, les discours « militants » successifs. Militant du seul fait d'exister le plus souvent. Didier Éribon ne manque pas de rappeler au détour que le discours gay a souvent contribué à renforcer ce contre quoi il prétendait se défendre, n'ayant pas échappé au piège de se penser avec les mots des autres.

Un premier bloc de réflexions – il y en a trois principaux – aborde dans une perspective politique et philosophique quelques thèmes clés de l'identité gay : l'injure qui exclut, les affinités électives, l'utilité des ghettos, la place de la ville dans le parcours gay, la difficulté d'être soi avec celle de se « reconstruire », le deuil de la famille, etc. L'auteur parle ici parfois avec les accents du militant, invitant *in petto* les gays à réfléchir à la proposition de Sartre : « L'important ce n'est pas ce que l'on fait de nous, mais ce que nous faisons de ce qu'on a fait de nous. »

L'auteur retrace dans le second bloc de textes la genèse proprement dite du discours homosexuel militant. Il en reconnaît les précurseurs chez les hellénistes anglais du XIX^e siècle, Symonds et Pater, qui se sont appliqués à donner de « l'amour qui n'ose pas dire son nom » une image ennoblée par la grandeur de la Grèce antique et pédérastique, puis chez quelques écrivains qui ont inscrit l'homosexualité au cœur de leur œuvre : Proust, Gide, Genêt. Mais pour Didier Éribon, c'est Oscar Wilde la vraie figure emblématique de ce timide courant d'affirmation gay. Wilde dont la vie fut un défi lancé à la société victorienne et dont le bruit de la chute s'entendit dans tout l'Occident.

Enfin, dans la troisième partie de son ouvrage, l'essayiste évoque la pensée d'une autre grande peinture, celle de Michel Foucault : « Les discours [...] forment systématiquement les objets dont ils

parlent. » Pour Foucault, c'est la psychanalyse qui a inventé l'homosexualité. « Avant, il n'y avait que des actes. » Didier Éribon, qui est aussi le biographe de Foucault (*Michel Foucault, 1926-1984*, Flammarion) révèle à quel point les grandes interrogations qui ont nourri son œuvre étaient liées à son apprentissage douloureux de l'homosexualité, marquée par plusieurs tentatives de suicide et l'expérience de l'internement.

Exigeant et parfois aride, érudit et rigoureux, *Réflexions sur la question gay* réserve une lecture vivifiante aux lecteurs qui aiment retourner les pierres sur leur chemin. S'il n'est pas nécessaire d'être homosexuel pour apprécier tout le brillant de l'esprit de Didier Éribon, ça peut soutenir l'intérêt quand s'étire un peu la démonstration.

Yvon Poulin

NAISSANCES
DE LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE
IX^e - XV^e SIÈCLE
Philippe Walter
ELLUG/Les Presses de
l'Université de Montréal,
Grenoble/Montréal, 1998,
254 p. ; 29,95 \$

Loin de chercher à proposer des hypothèses sur l'origine de la littérature, Philippe Walter présente une anthologie qui est également un guide, accessible aux profanes, qui ne s'encombre pas de terminologies obscures et d'analyses complexes. Il fait ainsi état de la sève créatrice qui a nourri le Moyen Âge, en choisissant de nombreux textes et extraits, de tous genres, qui expriment la créativité de cette époque marquée par une expérimentation de l'écriture et son exploration sous toutes les formes. Pour parcourir l'héritage laissé par certains de ces siècles plus ou moins connus, l'auteur privilégie le contact avec la version originale des textes, qui sont accompagnés d'une traduction qui se veut fidèle quant au rythme et à l'esprit. À partir de la recension de textes incontournables, l'auteur établit des



rapprochements et fait ressortir les aspects culminants de ces siècles médiévaux qui virent leur déclin s'amorcer avec l'invention de l'imprimerie qui transforma considérablement le rapport entre l'homme et l'écriture.

Ainsi met-il en parallèle différents facteurs, qu'ils soient d'ordre esthétique, psychologique ou sociologique, sans oublier le pouvoir intellectuel de l'Église, qui ont conduit à l'émergence du français comme langue de culture et qui furent le fondement d'une civilisation de l'écrit.

Mais la naissance de la littérature chez Philippe Walter se lit au pluriel. Il voit en cette période une genèse qui a permis non seulement la naissance d'une littérature proprement dite, mais également celle de la rime, des concepts de Roman, d'Écrivain, de Livre et de Lecteur. Une agréable façon de renouer avec une époque qui fut, pourtant, longtemps méprisée.

Hélène McClish

LES MONTÉRÉGIENNES

Jean O'Neil

Libre Expression, Montréal, 1999, 199 p. ; 18,95 \$

Dans *Les Montérégiennes*, Jean O'Neil, comme il en a pris l'habitude, fait découvrir, ou redécouvrir sous un regard nouveau, un autre coin enchanteur du Québec. C'est au moyen de nombreuses et intéressantes informations géologiques et historiques qu'il présente les Montérégiennes québécoises. On y apprend notamment l'origine du nom de cette chaîne de montagnes ainsi que celle du nom de la ville de Montréal. Il y est également fait référence à la révolution américaine, à l'immigration des loyalistes, à la rébellion de 1837-1838, à la publication de *Refus global* ainsi qu'à de nombreux autres faits historiques. De plus, à

travers quelques anecdotes, l'auteur fait partager des bribes de vie de personnes ayant vécu ou vivant toujours aux pieds des Montérégiennes. Autre volet de cette œuvre, des poèmes intercalés entre les chapitres dépeignent, en filigrane, une histoire d'amour en suspens, une histoire dont on devine la conclusion malheureuse. En somme, il y en a un peu pour tous les goûts dans ce nouveau titre de Jean O'Neil.

Gaétan Bélanger

CONSTRUIRE UN SAVOIR : L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

AU MADAWASKA, 1946-1974

Jacques Paul Couturier
D'Acadie, Moncton, 1999,
336 p. ; 36,95 \$

Les villes d'Edmundston, de Grand-Sault, et de Sainte-Anne-de-Madawaska se situent au nord-ouest du Nouveau-Brunswick, tout au long du fleuve Saint-Jean, à quelques minutes des frontières du Québec et de l'État du Maine. Du fait de cette situation géopolitique particulière, l'histoire du Madawaska, cette région majoritairement francophone, est à la fois révélatrice et unique. Le livre *Construire un savoir* raconte l'évolution des collèges Saint-Louis et Maillet, créés entre 1946 et 1949. Les jeux de coulisses auprès des élites locales, clergé, politiques, personnalités influentes, y sont évoqués.

Si le ministère de l'Éducation du Québec a été un moteur de la Révolution tranquille durant les années 60, les dynamiques évoluaient différemment ailleurs, notamment au Nouveau-Brunswick. Dès 1947, le Collège Saint-Louis d'Edmundston obtient du gouvernement de la province sa charte universitaire ; il peut dès lors décerner des diplômes aux trois cycles d'études, avantage jusqu'alors réservé à



l'University of New Brunswick. En 1974, le Collège devient une constituante de l'Université de Moncton, qui intègre depuis 1988 le Musée historique de Madawaska.

Le livre de Jacques Paul Couturier est une réussite sur plusieurs plans : non seulement il relate de manière vivante la difficile institutionnalisation de l'enseignement collégial puis universitaire dans ce coin de l'Acadie, mais il illustre éloquemment la vitalité des francophones du Nouveau-Brunswick, minoritaires dans leur province et dans leur pays, mais majoritaires dans la région de Madawaska.

Comme le révèlent plusieurs ouvrages d'histoire régionale, c'est en observant des communautés spécifiques que l'on comprend des phénomènes plus généraux, comme la difficulté constante des francophones de faire reconnaître leurs droits, dans une province où, même en 1999, les anti-francophones d'extrême-droite se comptent par milliers, et forment aussi un parti politique toléré.

Yves Laberge

STEPHEN KING OU LE FAISEUR D'HISTOIRES

Jean-Pierre Dufreigne
Mazarine, Paris, 1999,
169 p. ; 29,95 \$

Ce très beau livre-album se lit tout simplement comme une exploration de l'univers hallucinant de Stephen King. C'est, comme nous le dit l'auteur,

une « promenade » dans un monde plutôt inquiétant, dans une Amérique fantastique où ont vécu Nathaniel Hawthorne (Salem), Edgar Allan Poe (Baltimore), Howard Phillips Lovecraft (Providence) et Stephen King (Bangor dans le Maine).

Curieusement, King ne se définit pas comme un écrivain mais plutôt comme un « conteur », un « faiseur d'histoires » : 37 livres et quarante millions de lecteurs. Notre conteur joue avec les terreurs de l'enfance : l'Horreur indéfinissable, « Ça », l'Irrationnel ravivé par l'imagination débridée des enfants. D'ailleurs, beaucoup des héros et des héroïnes des romans et nouvelles de King sont des enfants et des adolescents. Ils se battent constamment contre une force obscure, le Mal : c'est la lutte dans son acception biblique et le Malin surgit, souvent dans un quotidien très banal.

On sait que les maîtres de King sont Robert Louis Stevenson (*L'étrange cas du Docteur Jekyll et de Mister Hyde*), Mary Shelley (*Frankenstein*) et, surtout, Bram Stoker (*Dracula*). Et cette tradition fantastique, dira-t-il, permet à l'adulte de conserver sa capacité d'émerveillement et d'aiguiser cette perception de l'« Autre » qui peut se révéler très étrange et dangereux. C'est la ville imaginaire de Castle Rock – située dans le Maine – qui représente principalement le lieu de l'horreur dans l'œuvre de notre écrivain. En fait, tout un univers – avec sa symbolique particulière et ses personnages récurrents – nous est offert. On pourrait, en évoquant Balzac, parler d'une « Comédie inhumaine ».

Stephen King a publié plusieurs romans sous le pseudonyme de Richard Bachman, qui explorent plus particulièrement l'horreur humaine que le « surnaturel ». La grande question que les puristes se posent est celle-ci : King est-il réellement un écrivain ? Est-on en présence d'un auteur de « romans de genre » (entendons « fantastique » ou « horreur ») ? Pour ceux qui connaissent bien son œuvre,

cette question est ridicule : Stephen King est un écrivain, qui amène au jour la Bête humaine, les peurs et les terreurs de la classe moyenne américaine. C'est celle-ci qui est, sans doute, horrifiante à ses yeux... Stephen King a aussi été professeur de littérature américaine et il a beaucoup lu : William Faulkner, John Steinbeck, Raymond Chandler, William Carlos Williams, Thomas Hardy et Charles Dickens pour ne nommer que ceux-là. Il existe donc une démarche littéraire très précise dans l'œuvre de King. C'est à nous qu'il appartient de la découvrir, d'en explorer les diverses facettes.

Ce livre-album de Jean-Pierre Dufreigne nous en apprend beaucoup sur la vie et l'œuvre du célèbre romancier américain qu'il présente sous un angle inédit, délaissant le premier degré de l'horreur afin de parcourir un univers plus riche et dense qu'il n'apparaît. De superbes photographies, une bibliographie et une filmographie complètent le tout. Les amateurs seront ravis !

Gilles Côté

**BONHEUR D'OCCASION
AU PLURIEL
LECTURES ET
APPROCHES CRITIQUES**

Sous la dir.

de Marie-Andrée Beaudet
Nota bene, Québec, 1999,
263 p. ; 17 \$

Que dire de nouveau sur un roman qui, depuis sa parution, a suscité un discours critique aussi volumineux que diversifié ? Entreprendre une relecture de *Bonheur d'occasion* semble d'emblée une entreprise téméraire. Pourtant, cette collection de sept études publiées sous la direction de Marie-Andrée Beaudet relève le défi et prouve au contraire qu'on n'a pas épuisé les lectures de ce roman de Gabrielle Roy.

Les études rassemblées ici ont toutes une visée double qui découle des exigences du séminaire dont elles sont issues. Chacune utilise une approche différente présentée en début

de texte. Si l'exposé de certaines méthodes d'analyse, telle celle de Christiane Kègle qui privilégie les approches sémiotique et psychanalytique, requiert du lecteur certaines connaissances dans le domaine, d'autres, au contraire, sont accessibles au grand public. Chaque étude propose une lecture du roman. Les cinq premières dégagent les structures signifiantes et cernent le mode de fonctionnement du texte à partir d'éléments variés – l'incipit (Pierre Popovic), les structures narratives (Lori Saint-Martin), l'espace (Hilligje van't Land), les séquences de danse (Józef Kwaterko), les parcours des figures féminines et masculines (Christiane Kègle). Les deux dernières analyses se distinguent des précédentes par une approche privilégiée. Max Roy trace le parcours des diverses lectures de l'œuvre, autant celles de la critique journalistique que celles de la critique universitaire. L'étude qui clôt le livre, qualifiée de « lecture libre », se fonde plutôt sur les liens entre le biographique et la création. Micheline Cadieux raconte son expérience personnelle de la scénarisation de *Bonheur d'occasion*. Chaque étude devient l'occasion de se replonger dans ce beau roman, d'en découvrir de nouvelles facettes, d'en apprécier la richesse et la profondeur.

Lucie Hotte

**DIEU ÉCRIT DROIT
AVEC DES LIGNES
COURBES**

Stan Rougier

Presses de la Renaissance,
Paris, 1999, 272 p. ; 27,25 \$

Il ne s'agit pas tant ici d'une autobiographie que d'un mobile à réflexions sur un thème d'une pressante actualité à l'aube d'un XXI^e siècle qui s'annonce religieux : prétrise ou laïcité. Stan Rougier s'appuie sur les débats intérieurs qui l'amenèrent, en 1960, après trois démarches infructueuses et sous le regard amoureux de Sarah, à être ordonné prêtre, pour disserter sur l'Amour, sur

Dieu et plus prosaïquement sur le célibat des prêtres, sur la vocation religieuse, sur la tentation, sur le vœu de chasteté...

Ce témoignage sainte la Foi mais n'accumule pas les bondieuseries et autres chapelets de préceptes conformistes. Bien entendu, Stan Rougier est un prêtre catholique, mais il est possible de transcender ce clivage religieux pour accéder à l'enseignement sous-jacent : l'Homme peut dépenser toutes ses énergies à des tâches prodigieuses, s'il n'est pas animé par l'Amour, à savoir si le message à transmettre ne vient pas du Créateur, c'est en vain.

Pour répondre aux objections des réfractaires, l'auteur a la conviction que l'Église a besoin d'un rouage qui n'existait pas avant Vatican 2 : des théologiens laïcs. Ces apôtres nouveau genre peuvent porter la bonne nouvelle sans éveiller la suspicion des athées de tout crin, à savoir que la vie au bout du chemin vaut ce que vaut notre cœur.

Être ordonné prêtre dans un monde où neuf personnes sur dix nient l'existence de Dieu est une gageure sur laquelle l'écrivain lève le voile, avouant que les aptitudes au sacerdoce ne sont pas telles qu'elles puissent se reconnaître par les voies ordinaires. Mais la pénurie d'amour a tout figé sur la planète, aussi Stan Rougier pratique-t-il son sacerdoce auprès des étudiants, car une vie dépend de quelques « oui » et de quelques « non » prononcés tôt dans la jeunesse.

Sandra Friedrich

**LE JOURNAL LE
CANADIEN
LITTÉRATURE, ESPACE
PUBLIC ET UTOPIE,
1836-1845**

Sous la dir.

de Micheline Cambron
Fides, Montréal, 1999,
421 p. ; 29,95 \$

Le Canadien a été un journal d'une importance majeure au Québec durant les quelque cent ans de son existence mouvementée (1806-1909). Avec le groupe de chercheurs qu'elle

dirige depuis 1990, la professeure Micheline Cambron nous propose ici d'en étudier une période « d'une exceptionnelle effervescence », soit la décennie qui va de 1836 à 1845 : « [E]ntre les signes avants-coureurs des Rébellions et le retour des Exilés politiques, on assiste à la fois à la formation de l'espace public [canadien] et à l'émergence d'une littérature nationale ».

Postulant que l'on trouve alors dans *Le Canadien* les traits formels du récit utopique qui étaient ceux de Thomas More, « modèle incontournable du genre », Micheline Cambron fait d'abord un survol des caractéristiques structurantes de *L'utopie* (« paradigmes narratifs, mécanismes de régulation, contrat pragmatique » unissant le lecteur au texte). Puis elle procède à l'analyse de la livraison du *Canadien* du 4 janvier 1841, incluse – quelle heureuse idée ! – en fac-similé, plein format, dans le livre. Les autres chercheurs s'emploient ensuite à débusquer ces traits formels en examinant, qui la facture des journaux canadiens, américains, français et anglais, qui le discours scientifique, ou encore le récit de voyage, le fait divers, la poésie (en particulier les « étrennes ») et les autres textes narratifs à prétention littéraire.

À travers ces études, inégales au demeurant, on souligne l'importance des grands romantiques français, de Félicité de Lamennais, dont les *Paroles d'un croyant* (1834) ont « été très largement diffusé[es] au Bas-Canada, dès sa publication », du poète-historien québécois François-Xavier Garneau, du rédacteur Étienne Parent...

S'il n'apporte pas de solutions définitives, l'essai collectif de Micheline Cambron suggère des hypothèses invitantes et laisse des jalons éclairants. La non-définition du concept d'« espace public », pourtant largement utilisé, de même que les nombreuses coquilles et anomalies de toutes sortes ne réussissent pas à saper le plaisir de la découverte.

Jean-Guy Hudon